

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine.

Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 16 AVRIL 1887



CORRESPONDANCE DE LADEBAUCHE.

ENTREVUES AVEC LE GÉNÉRAL BOULANGER ET Mlle LAURA DE SARTIGNY.

Paris, 1er avril.

Mon cher Violon,

Comme je te le disais dans ma dernière lettre, je suis reparti pour les vieux pays. Cette fois-ci je me suis rendu à Paris. Les gazettes parlaient tant de la guerre qu'on était à la veille d'avoir entre la France et la Prusse que j'ai résolu d'aller voir le général Boulanger, un homme bien posté sur ces affaires-là. Il y a deux ou trois ans, je crois, j'ai été introduit au général Boulanger et à ses amis lorsqu'ils sont venus à Montréal après les fêtes de Yorktown.

Je suis arrivé hier, à Paris, et je suis débarqué au dépôt du Nord.

J'ai porté mon butin qui était empaqueté dans un sac de tapis, chez une de mes connaissances, un portier de la rue Lamothe Piquet.

Il m'a donné l'adresse du général Boulanger qui avait un bureau au département de la milice, au grand état major général, Place Vendôme, là où il y a une espèce de colonne Nelson en bronze où on peut monter dedans. Je me suis rendu là à pied, parce que les charretiers qui roulent à Paris nous chargent des prix fous et ensuite ils demandent cinq cents pour boire. Une trip d'une demi heure ça vous coûte les yeux de la tête.

Il y a bien des petits chars à Paris, mais les Français les appellent des traîne-moé et ces traîne-moé là sont toujours pleins. Comme ça j'avais autant acquête d'aller à pied.

A Paris il faut un tas de cérémonies pour un ministre, c'est quasiment aussi pire qu'à Bytown.

J'étais décidé de ne pas me laisser fouler. J'ai broussaillé les domestiques qui baro-daient de tous côtés et à la fin ils ont été obligés de me laisser entrer dans l'office du général. Boulanger en me voyant arriver m'offrit une chaise et me demanda qui j'étais, attendu que je ne lui avais pas envoyé ma carte. Je lui dis que j'étais le correspondant du Violon et que je venais lui demander des nouvelles. Il se rappela de m'avoir rencontré à Montréal et il m'invita à fumer une cigarette. Je le remerciai et je sortis mon bougon avec ma blague de tabac canayen. Lorsqu'il me vit allumer ma pipe avec un briquet et du tondre il parut un peu étonné. Il commença ensuite à me parler des Canayens qu'il avait rencontrés à Montréal.

—Donne-moi des nouvelles de Beaugrand, le maire.

—Maire, il ne l'est plus, il a fait ses deux années.

—Comment, mais il m'avait dit qu'il le serait autant qu'il le voudrait, et qu'il était la coqueluche de la province de Québec.

—La coqueluche, je crois bien qu'il l'a, si j'en juge par sa manière de grasseyer le français. Pour être maire davantage, pense pas. bidoux. Les Canayens ne sont pas fous de votre Beaugrand depuis qu'il a assisté au banquet des Prussiens, à Montréal, pour boire à la santé de l'empereur Guillaume.

—Vous ne me dites pas ça. Jamais je ne vous croirai. Lorsque je l'ai vu à Montréal et à Paris il était plus francé que les Français. Il m'a fait tant de politesses lorsque j'étais dans votre pays que j'ai cru devoir lui donner la croix de la légion d'honneur. Le matin n'était pas satisfait il a fallu lui passer par dessus le marché la décoration de l'Ordre Nicanifnichebar de Returnisie.

—Là, mon général, vous l'avez rempli. Mais ne croyez pas qu'il aime mieux les Français pour tout ça. Vous ne connaissez pas votre homme. Avec les Anglais il est plus anglishe qu'eux, avec les Irlandais il est Paddy gros comme le bras, et avec les Ecossais il est prêt à porter le kilt.

—Mon cher monsieur Ladébauche, j'avais une plus haute opinion des Canadiens. Réellement, c'est comme ça. On ya y mettre ordre.

—Par chez nous, mon général, on parle beaucoup de la guerre entre la France et la Prusse. Les Canadiens seront bien contents, allez, si vous preniez une bonne revanche. J'en connais plusieurs qui se feraient un plaisir d'aller se battre pour la vieille France. Vous n'avez qu'à les demander, ils sont parés à partir.

—Je ne sais pas trop ce qui va arriver. La France est prête. Le moindre prétexte suffira pour une déclaration de guerre. Entre nous soit dit ne soyez pas surpris si les affaires se gâtent l'été prochain.

—Bon, général, vous me faites plaisir-là. J'ai su ce que je voulais savoir, et je vais vous dire bonjour.

—Attendez un peu, mon Canadien, nous allons sortir ensemble et vous me ferez le plaisir d'accepter un coup avec moi.

—Ça n'est pas de refus. Nous autres, gens de chantiers, on aime à claquer le coup.

Le général se leva et sortit avec moi.

Il me conduisit au café Brébant, un beau salon de l'Avenue de l'Opéra.

Lorsqu'on fut assis à une table il sonna le waiter, et me demanda ce que je prenais. Je lui répondis : Un pony bière avec un couteau.

Le waiter eut l'air comme s'il me comprenait pas.

Je lui expliquai que c'était un petit tonbleur de bière avec un couteau de boisson forte.

Le général prit un half dash et ensuite il me demanda si je voulais aussi quelque chose à manger. Je n'avais pas encore déjeuné et je demandai un verre d'huitres et une sly. Chose bien drôle, dans cette grande auberge-là on n'a pas pu me le donner. Je me suis aperçu alors que Paris était gréé de bons salons comme Montréal ou Bytown.

Après m'être séparé du général, j'ai été à une stand de charretiers du Boulevard des Italiens pour me faire conduire en voiture aux Folies Bergères, là où je devais rencontrer mamselle Laura de Sartigny.

Je passai par les boulevards des Capucines, Bonne Nouvelle, jusqu'à la rue Bergère là où je devais aller.

Rendu aux Folies Bergères j'ai été bien trompé.

Imaginez vous que c'est pas d'autre chose qu'un Dime Théâtre Royal à Montréal, seulement qu'il y a plusieurs bars dans la place. Pendant la show on peut s'amuser à boire et à fumer assis près de petites tables. Des demoiselles jolies comme des cœurs passent la boisson aux pratiques et ne se font pas prier pour jaser avec les messieurs.

Je m'assis près d'une table et une grande créature avec un nez en pied de marmite et des yeux luisant comme des charbons, vint me demander ce que je prendrais. Je lui dis de m'apporter un verre de grosse bière et je m'informai d'elle si elle connaissait mademoiselle Laura de Sartigny.

—Vous ne pouvez pas mieux tomber, me répondit-elle. C'est moi en personne naturelle. Qu'est-ce que vous me voulez ?

—Je suis du Canada et je voudrais vous donner des nouvelles d'un de mes amis que vous avez rencontré il y a environ quatre ans.

—Gageons que vous voulez me parler de monsieur Trudel. Mon Dieu que je suis contente d'avoir de ses nouvelles ! J'espère bien qu'il ne m'a pas oubliée. Comment était-il lorsque vous l'avez quitté ?

—Il se porte comme un charme. Il vous fait bien ses amitiés et je crois qu'il fera un voyage à Paris d'ici à un an.

—Rien ne me fera plus de plaisir que de le rencontrer. J'espère bien qu'il ne m'a pas oubliée ?

—Pour ça, non. Il parle souvent de vous. A votre place j'irais au Canada et je suis sûr que vous feriez tous les deux une bonne "match."

—J'irais bien, monsieur, mais nous autres pauvres filles des Folies Bergères, nous ne sommes pas sorteuses. Il faudra qu'il vienne me trouver ici. Mais à présent, dites-moi donc, que fait-il ce cher ami ?

—Je vous assure qu'il n'est pas à pied à présent. Il joue un gros jeu dans le pays. Il est aujourd'hui le chef des Castors ; il publie une gazette dans l'intérêt des habitants et il leur enseigne la manière de cultiver les carottes. C'est lui qui dirige l'Eglise dans notre pays et on me dit qu'il est à la veille d'être nommé sous-pape pour le Canada.

—Ah ça ! dites-moi, les journaux du Canada ont parlé de moi pendant longtemps. Ils m'ont fait passer pour une pas grand'chose.

—C'est Fréchette le poète qui a taquiné votre ami à propos de vous. Il a dit que vous étiez légère et vous ne faisiez pas vos dévotions.

—Si jamais je poigne ce Fréchette là, je lui créperai le toupet. L'idée de prétendre que je suis légère. Je sais que mon ami est un saint homme et qu'il ne se permettrait jamais de me blaguer. Du reste, je suis dans l'établissement comme une bonne fille et je sais que mon ami est un homme honnête de son corps. Tenez, monsieur, si vous avez la moindre doutance sur mon compte, venez me voir chez ma tante qui est concierge de la maison où je reste sur la rue Bleu No. 28. Vous apprendrez là que je suis une des meilleures paroissiennes de Notre-Dame des Lorettes. Excusez-moi, monsieur, on m'appelle à une autre table. Avant de nous séparer puis-je vous offrir quelque chose ?

—Merci, mademoiselle, je sors d'en prendre.

—Au revoir, monsieur.

Je me séparai alors de Mlle de Sartigny et je pris la route de la rue de Lamothe Piquet.

Aujourd'hui je suis bien en peine pour me faire laver. J'ai couru les rues de Paris pendant six heures pour trouver un Chinois qui se chargerait de mon linge. A Paris pas plus de Chinois que sur la main.

Tout à toi,

LADÉBAUCHE.

Huile d'Argent ou Silver Oil

DEPECHE TELEGRAPHIQUES

Service du Violon

Montréal, 14 avril.

A Cyrille Doyon, M.P., Ottawa.

As-tu vu la résignation de Blake.

TASSÉ.

A Jos. Tassé, Montréal.

Oui, et j'en suis bien content. J'avais promis de suivre bien du monde. En voilà un de moins.

DOYON.

Montréal, 14 avril.

A Cyrille Doyon, M.P., Ottawa.

Tâche au moins de ne pas voter conservateur.

TASSÉ.

Ottawa, 14 avril.

A Jos. Tassé, Montréal.
Veuillez les intérêts de mon comté et de ma paroisse avant tout.

DOYON.

St-Hilaire, 14 avril.

A M. Gigault, M.P., Ottawa.
As-tu vu résignation Blake comme chef opposition ?

BRUCE CAMPBELL.

Ottawa, 14 avril.

Au Col. Bruce Campbell, St-Hilaire.
Parle m'en pas. Ça démanche moé complètement.

GIGAULT.

St-Hilaire, 14 avril.

A M. Gigault, M.P., Ottawa.
Vas-tu encore le suivre ou marcher à sa tête.

BRUCE CAMPBELL.

Ottawa, 14 avril.

Au Col. Bruce Campbell, St-Hilaire.

Vais en parler au G. V. Bien difficile suivre un homme qui ne veut pas marcher. Blake me faire l'effet d'un emplâtre.

GIGAULT.

Berthier, 13 avril.

Au G. V. Trudel,
Pouvez-vous me dire si carotte à Moreau est bonne pour Castors. Quelqu'un m'a dit que c'était du poison.

SYLVESTRE.

Montréal, 13 avril.

A M. Sylvestre, Berthier.

Carotte à Moreau très-bonne pour Castors. J'aime à en prendre par paquet.

Ai trouvé une autre variété de carottes : ce sont carottes de *cire* de St-Jean Chrysostôme.

TRUDEL.

Montréal, 9 avril.

A l'Hon. Mercier, Québec.

Tâche faire quelque chose pour empêcher banquet Chapleau. Ça nous casse. Ils vont s'entendre. Deux ans de travail perdus.

TRUDEL, G. V.

Québec, 9 avril.

Au G. V.,
C'est bien difficile. Déjà dit à Amyot d'écrire dans son papier. Ça pas pris. Envoie Phaneuf et Campeau pour tâcher de faire sauter la salle avec dynamite. Si trouves mieux, télégraphie.

MERCIER.

St-Vincent de Paul, 9 avril.

A l'Hon. Mercier, Québec.

Viens de recevoir dépêche de Trudel. Pas moyen de laisser faire le banquet Chapleau si tu as du poil aux pattes. Vois Tardivel le P. V. Dis-lui de faire possible, en même temps commande lui un abonnement à la *Vérité* que je voudrais mettre dans mon puits.

BELLEROSE.

Québec, 9 avril.

A Sénateur Bellerose, U. V. de C.

Pas capable pour faire à propos banquet Chapleau. Le P. V. Tardivel demande paiement d'avance. Il s'occupe exclusivement de la formation de son grand parti national dont le G. V. Trudel doit être la tête. Jusqu'à présent ils sont trois. Il dit que ça marche. Que penses-tu d'un projet de banquet au G. V. ?

MERCIER.

St-Vincent de Paul, 9 avril.

A Hon. Mercier, Québec.

Du moment où je serai invité, c'est pas une mauvaise idée. Organisation, banquet Trudel devrait être remis après emprunt effectué, pour pouvoir prendre argent sur fonds secrets. Pas capable trouver souscripteurs sans ça. On laissera pas faire le menu par le G. V., n'y mettrait rien que des carottes.

BELLEROSE.

Huile d'Argent ou Silver Oil